

L'ÉVANGILE DES CENDRES

Atelier Fusianima



ÉDITION FUSIANIMA

L'ÉVANGILE DES CENDRES

Par Atelier Fusianima

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'odeur de la suie	4
Chapitre 2 : Le contrat blanc	7
Chapitre 3 : Le grain de sable	9
Chapitre 4 : La trahison du pixel	12
Chapitre 5 : L'acier froid du port	15
Chapitre 6 : La culpabilité du survivant	18
Chapitre 7 : Didier passe à table	22
Chapitre 8 : Tokyo Neon	25
Chapitre 9 : L'algorithme de la peur	28
Chapitre 10 : Verdict sans appel	31
Chapitre 11 : Le miroir brisé	34
Chapitre 12 : L'embuscade des ombres	37
Chapitre 13 : L'exécution du syndicat	40
Chapitre 14 : Le vol de nuit	43
Chapitre 15 : Osaka Blues	46
Chapitre 16 : La chair et le code	50
Chapitre 17 : Le sanctuaire de pixels	53
Chapitre 18 : Retrouvailles sanglantes	56
Chapitre 19 : La vérité des flammes	60
Chapitre 20 : Le sel et la cendre	63

Chapitre 1

L'odeur de la suie

La carcasse du commissariat n'était plus qu'une structure de béton éclaté, exhalant des vapeurs chimiques sous le ciel lourd de Marseille. Brice franchit le périmètre de sécurité, ses bottes de cuir écrasant le verre pilé et les résidus de polymères qui composaient un tapis craquant sur le bitume du boulevard. Dans ce silence épais, chaque pas résonnait contre les murs calcinés de l'accueil où les dossiers et les vies s'étaient transformés en une couche de carbone gras et collant.

L'odeur lui agrippa la gorge, un mélange acide de câblages fondus et la trace métallique du jeune pompier vaporisé lors de l'explosion initiale. Ce gamin, dont les poumons n'avaient probablement connu que l'air des casernes, n'était plus qu'une particule volatile flottant dans l'obscurité des couloirs dévastés. Brice aspira cette atmosphère saturée de poussière grise, sentant le sédiment des décombres tapisser ses bronches alors qu'il acceptait cette proximité forcée avec celui qui avait servi de bouclier involontaire. Dans ce brasier, la loyauté s'était avérée être une toxine mortelle, une promesse non tenue qui marquait désormais son visage d'une ombre indélébile.

Une vibration brutale perturba la stase de la ruine, le jetable bon marché qu'il gardait en poche semblant soudain peser le poids d'une arme chargée. Il extirpa l'objet avec une précision mécanique, ses jointures blanchies par la tension tandis que l'écran affichait une lueur bleutée qui révélait la saleté incrustée sous ses ongles. Le message s'afficha, laconique, porté par la malveillance chirurgicale du Narco qui semblait observer chacun de ses battements de cœur à travers les décombres : *« La poussière est le seul vêtement qui ne ment jamais, Brice ; regarde tes mains, elles ont enfin la couleur de ton âme. »*

Il s'enfonça vers les vestiaires, là où les casiers tordus par le souffle de la déflagration ressemblaient aux côtes d'un cétacé échoué sur une plage de débris métalliques. La chaleur résiduelle du bâtiment lui piquait les yeux, rendant la visibilité quasi nulle alors qu'il cherchait le numéro 412 parmi les rangées de métal bleu dont la peinture cloquée tombait en lambeaux. Sous ses semelles, le craquement des débris marquait le rythme d'une marche funèbre, jusqu'à ce qu'il trouve la porte dont le chiffre, gravé dans le dépôt de carbone, restait à peine identifiable.

« Casier 412. Sous le double fond. Un cadeau pour ton honneur perdu. » Le téléphone vibra de nouveau dans sa main, une décharge qui le poussa à arracher le battant de ferraille dans un gémissement métallique qui déchira le silence de la nef brûlée. À l'intérieur, ses anciens uniformes n'étaient plus que des plaques de polyester fusionnées, une masse compacte qu'il dut cisailer à mains nues pour atteindre la plaque de fond.

— T'as pas l'air à ta place ici, chef, lâcha une voix grasse derrière lui, brisant l'isolement de sa fouille.

L'intrus était un guetteur de la Castellane, une silhouette nerveuse envoyée par Didier, qui tenait un cran d'arrêt avec une maladresse trahie par le tremblement de son poignet. Brice se retourna, le regard aussi vide que les orbites des fenêtres du commissariat, observant ce corps trop jeune qui ignorait tout de la violence réelle qu'il venait de convoquer. Avant que le morveux ne puisse esquisser un geste, Brice fondit sur lui avec la vitesse d'un prédateur libéré de toute entrave administrative, lui brisant le radius d'une torsion sèche avant d'écraser sa mâchoire contre la paroi coupante d'un casier.

— Dis à Didier que les dépôts de carbone ne partent pas au lavage, souffla Brice tandis qu'il maintenait la face du garçon contre le métal brûlant, lui imposant de respirer l'odeur de sa propre terreur.

Il relâcha le corps inerte et récupéra l'objet dissimulé sous la plaque : une clé USB et une photographie de son fils prise à Kyoto, un réticule rouge pointé précisément entre les deux yeux de l'adolescent. Le Narco ne se contentait plus de menacer ses économies ou sa carrière, il venait de poser un contrat sur sa lignée. Brice rangea le cliché contre sa poitrine, là où la chaleur de la haine commençait enfin à supplanter le froid des décombres, puis il quitta le sanctuaire sans un regard pour le mourant qui s'étouffait dans la poussière grise.

Chapitre 2

Le contrat blanc

Le béton suinte une humidité saline. Cette odeur de port s'incruste sous les ongles. Dans le parking Estienne d'Orves, un néon agonise en crachotant un blanc électrique qui découpe les ombres. Brice attend, adossé à un pilier écaillé. Ses doigts gantés de cuir sentent l'acier froid de l'arme. Ici, l'absence de bruit pèse sur les tympanes. Chaque pulsation est une alerte.

Une Peugeot 308 noire siffle sur le sol lisse. Léo en sort, voûté. Il scrute les rangées de voitures, mais Brice occupe l'angle mort. L'ancien flic glisse entre les véhicules, les bottines souples sur le ciment. L'informateur cherche ses clés, les mains tremblantes. Il ne sent pas l'ombre à deux mètres de sa nuque.

L'exécution est une affaire de nerfs. Pas un mot. Brice lui saisit la gorge, plaque le silencieux à la base du crâne. La détente cède. Le choc est sourd, interne. Léo s'effondre. Un sac d'os et de muscles. Le sang s'étale, chaud sur le béton froid. Brice range le Beretta. Les traits des morts ne l'intéressent plus.

Le cliquetis du moteur qui refroidit ponctue le retour de l'obscurité. Brice range l'arme. Un mouvement lent, mécanique. Dans sa poche, une vibration. Le Narco a regardé la scène par les caméras piratées. L'écran affiche la notification d'un virement crypté. De quoi payer la sécurité du gamin à Kyoto. Brice remonte la rampe vers la surface sans un regard en arrière.

La rampe hélicoïdale débouche sur l'air du Vieux-Port. Ça sent le sel et le gasoil. Brice gare la Peugeot volée deux rues plus loin. Ses mains vibrent encore contre le volant. Chaque euro versé est un rempart pour le petit. Didier attend près d'une bite

d'amarrage rouillée. La braise de sa cigarette tremble au rythme de sa respiration.

— Tu l'as fait, lâche Didier. Sa voix déraile. Léo était un lâche, mais c'était l'un des nôtres, Brice. On n'efface pas vingt ans de service pour du fric virtuel.

Brice le colle au bord du quai. L'eau noire clapote en contrebas avec un bruit de succion.

— La police est morte, Didier. On est seuls. Ce qui compte, c'est le sang qu'on verse pour protéger les nôtres. Garde ta morale pour les prêtres.

Brice le projette contre un poteau de fer. Un choc mat. Sans attendre, il lui écrase deux doigts sous sa semelle. Un craquement sec, clinique. Didier étouffe un hurlement dans sa manche.

— Si le Narco sait que je doute, tu seras le prochain. Oublie que j'ai porté l'uniforme.

Il s'éloigne dans les ruelles sombres. Nouvelle vibration. Une photo. Son fils, dans un parc de cerisiers à Kyoto. La netteté de l'image est insultante. Le Narco ne paie pas seulement, il surveille chaque mouvement de l'enfant. Brice serre le téléphone à s'en blanchir les phalanges. Le virement n'est pas un salaire, c'est une laisse. Il s'enfonce dans le noir de Marseille.

Chapitre 3

Le grain de sable

L'air du bureau puait le tabac froid et le papier moisi. Un parfum de fin de règne. Didier s'assit sans invitation. Il ajusta sa cravate, gonflé de cette assurance stupide qu'ont les hommes qui se croient protégés par leur nombre. Pour lui, Brice n'était qu'un rouage grippé. Il posa un dossier cartonné sur le bureau, le tapotant avec une solennité ridicule.

— On a un problème de planning, Brice, lâcha Didier.

Sa voix grattait, usée par des années de harangues syndicales et de Ricard tiède.

— Les gars de la BAC gueulent. Tes absences ne rentrent plus dans les clous. La solidarité, c'est le ciment de la maison, surtout quand les murs se fissurent.

Brice ne répondit pas. Il fixa le syndicaliste, étudiant les pores de sa peau luisante de sueur. Il se leva. Pas de hâte, juste une tension mécanique. Il s'approcha de la fenêtre. Dehors, Marseille étouffait sous un soleil de plomb, une lumière blanche qui délavait les toits. Dans le silence, le tic-tac de l'horloge murale scandait une sentence que Didier, trop plein de sa propre importance, ne percevait pas.

— La solidarité est une vertu de pauvre, Didier, murmura Brice sans se retourner. Ici, on parle de survie. Tes petits règlements de compte déguisés en justice sociale me fatiguent.

Le syndicaliste se mit à débiter ses menaces habituelles : instances nationales, rapports de force, honneur du métier. Un flot de paroles qui glissait sur Brice. Didier

pensait tenir un levier sur cet homme qui n'avait plus rien, ignorant qu'on ne menace pas quelqu'un qui habite déjà ses propres ruines. Brice se retourna enfin. Un sourire sans chaleur étira ses traits. Il fit signe à Didier de le suivre vers la sortie.

— Viens. On va régler ça en hommes de confiance, loin des oreilles du couloir.

Didier, ragaillardi par ce qu'il prit pour une reculade, franchit le seuil le premier. Son épaule frôla le chambranle massif en chêne. Au moment où sa main droite cherchait un appui sur le montant pour se donner une contenance, Brice pivota. Le mouvement fut net. Sa main s'écrasa sur la poignée de cuivre, rabattant le battant avec une force colérique. Le choc fut sec. Un claquement de bois contre bois, immédiatement suivi par le craquement humide des phalanges. Le hurlement de Didier déchira le silence du couloir.

Brice maintenait la pression. Tout son poids pesait sur la porte. Sous le bois, les doigts n'étaient plus qu'une bouillie de chair et de cartilage broyé. Il se pencha vers l'oreille de Didier. Le visage du syndicaliste était devenu livide, une sueur acide perlant sur son front dégarni.

— Les accords de branche sont caducs, Didier, souffla-t-il dans un murmure de papier de verre. À partir de demain, tes absences seront les seules dont on discutera. Si tu pointes encore ton nez dans mes affaires, je referme la porte sur ta gorge.

Il rouvrit d'un coup sec. Didier s'effondra sur le lino taché, serrant sa main sanglante contre lui. Brice ne le regarda pas ramper. Il sortit un mouchoir, essuya une goutte de sang sur le cadre de la porte. L'expression neutre. Un juge rangeant son code.

Le silence revint, seulement troublé par les gémissements qui s'étouffaient dans l'escalier. Brice observa son mouchoir : une virgule écarlate sur le lin blanc. Le seul vestige d'une administration en décomposition. Il retourna à la fenêtre. Au port, les grues squelettiques semblaient vouloir arracher des lambeaux de ciel. Les hommes

comme Didier croyaient aux circulaires. Ils oubliaient que la seule encre indélébile coule des veines de ceux qui parlent trop fort.

Son téléphone vibra contre sa cuisse. Un bourdonnement électrique qui fit refluer l'adrénaline au profit d'une angoisse plus froide. L'écran s'alluma, projetant une lueur bleue et clinique sur ses traits creusés. L'image d'une rue d'Osaka s'afficha en haute définition. Au centre du cadre, son fils marchait, un sac en bandoulière, l'air absent. La vidéo était courte, un instantané volé. Sous le néon japonais, chaque respiration du gamin était un sursis que Brice rachetait à prix d'or.

— On ne protège pas les siens avec de la vertu, murmura-t-il. On les protège avec le vide que l'on crée autour d'eux.

Il quitta le bureau. Il ne regarda pas les gouttes de sang qui commençaient déjà à noircir sur le sol. En bas, dans la cour écrasée de chaleur, ses hommes attendaient. Adossés aux berlines sombres, les moteurs ronronnaient. Ils virent ses phalanges rougies, mais ne dirent rien. Dans cette nouvelle maison, le sang était le lubrifiant nécessaire à la mécanique. Brice s'installa à l'arrière, sentant le cuir frais contre son dos. Il ferma les yeux, remplaçant l'image de son fils par la liste des noms qu'il restait à effacer.

Le véhicule s'ébranla, plongeant dans le chaos de Marseille. Le sel rongait les carrosseries, les promesses se noyaient dans le Vieux-Port. Brice savait que le grain de sable était broyé, mais la machine était lancée. La trahison était l'air qu'il respirait désormais. À travers la vitre teintée, la ville défilait, floue et violente. Il n'était plus le bras de la loi. Il était le doigt sur une détente déjà engagée.

Chapitre 4

La trahison du pixel

L'arrière-boutique puait le tabac froid et le sel de mer, cette odeur de Marseille qui colle à la peau même quand le soleil cogne sur le Vieux-Port. Brice pressait son verre de malt contre sa tempe. Le froid du cristal calmait la pulsation de sa veine jugulaire. Le ventilateur de plafond brassait une poussière lourde. Il n'avait plus besoin de l'insigne de la BAC pour régner. Son territoire n'avait plus de limites légales.

Le téléphone vibra sur le bureau en chêne, projetant une lumière crue. Un fichier vidéo. Brice posa son verre. Ses doigts calleux effleurèrent l'écran.

L'image était granuleuse. Tokyo, quartier de Kabukicho. Sous les néons électriques et une pluie fine qui transformait le bitume en miroir, son fils Théo se tenait debout. Il n'avait pas l'air d'une victime. Il souriait à un homme au cou recouvert d'écailles tatouées. Ils échangèrent une enveloppe épaisse. Une chorégraphie de complices.

— Un montage, lâcha Brice. Sa voix sonnait comme du gravier broyé.

Il chercha la faille numérique, le pixel qui déconne, mais le regard du gamin était trop net. C'était son sang, sa façon de pencher la tête. La certitude entra dans ses veines comme une dose d'acide. L'amour paternel n'était qu'une faille dans son blindage.

Brice projeta le téléphone contre le mur de briques. L'appareil explosa en éclats de verre. Il se leva, saisit une chaise en métal et la fracassa contre le montant du bureau. La rage n'était plus une émotion, c'était un besoin de briser la matière.

— Antoine ! hurla-t-il.

La porte s'ouvrit. Antoine, sec et nerveux, s'arrêta devant les débris. Brice fut sur lui en deux secondes, l'empoigna par le col et le colla au mur. Les vertèbres du subordonné craquèrent.

— Trouve-moi la source, ordonna Brice, son visage à un centimètre du sien. Si c'est le Narco qui joue, je veux ses serveurs en cendres. Si c'est mon fils qui s'est vendu, prépare-moi un vol pour Narita avant l'aube.

Il le lâcha. Antoine s'effondra, cherchant son souffle. Brice retourna s'asseoir et finit son verre. Le calme revint, plus terrifiant que l'explosion. La famille était son temple ; celui qui le souillait, même par pixel interposé, devait payer en sang.

Le silence devint une chape de plomb. Brice fixait les diamants noirs du téléphone brisé sur le tapis. La porte grimaça encore. Didier, le syndicaliste, entra avec sa veste en cuir râpée qui sentait la défaite. Il regarda Antoine se relever péniblement.

— Mauvaises nouvelles de l'Estacade, Brice, dit Didier d'une voix éraillée. Les serveurs sont vides. Mais le message tourne dans toutes les planques : ton fils est un prince à Tokyo. Il n'attend pas ton pardon.

Brice ne cilla pas. Il savoura l'amertume du whisky. Il se leva lentement, ses articulations craquant dans le vide de la pièce, et se dirigea vers le coffre-fort dissimulé derrière une vieille Bible.

— On ne répare pas un miroir brisé, Didier, murmura Brice. On marche sur les débris pour atteindre celui qui l'a cassé.

Dans un mouvement sec, Brice saisit un coupe-papier en argent sur le bureau. Il le planta avec une précision de boucher dans la main de Didier, clouant le syndicaliste au bois de la table. Didier hurla. Brice plaqua sa main libre sur la bouche de l'homme,

ses yeux plongeant dans les siens.

— Tu savais, n'est-ce pas ? Tu as laissé la vidéo circuler pour voir si le vieux lion avait encore des dents.

Antoine resta immobile. Brice retira la lame, laissant Didier s'effondrer sur le fauteuil en cuir. Il essuya le sang avec un mouchoir en soie, chaque geste lent, précis.

— Antoine, prépare le matériel de voyage, ordonna-t-il. Je ne vais pas chercher le fils prodigue. Je vais effacer une erreur.

Il ramassa un morceau d'écran où flottait encore l'ombre du sourire de son fils. Le vol pour Narita ne serait pas une quête de vérité, mais une exécution. Brice sortit de la pièce, sa silhouette massive s'enfonçant dans le couloir sombre comme une balle de gros calibre cherche sa cible.

Chapitre 5

L'acier froid du port

Le sel de la Méditerranée attaquait l'acier du môle J4, une érosion lente qui marquait le silence du port de Marseille. Brice progressait entre les piles de conteneurs, le Glock pesant contre sa cuisse et les vapeurs de gasoil brut lui irritant la gorge. À cinquante mètres, sous le faisceau d'un projecteur halogène, quatre silhouettes massives l'attendaient : des dockers dont le syndicalisme servait désormais de couverture au transit de marchandises « égarées ». Ils étaient sur leur terrain, mais Brice n'avait plus de territoire depuis que l'incendie du commissariat avait réduit son ancienne vie en cendres.

— Tu es en retard, flic, lança le meneur, un colosse dont la sangle de cuir craquait sous le poids de son ventre.

Brice s'arrêta à trois mètres, l'intervalle précis pour analyser le battement de paupière précédant l'assaut. Il ne portait plus d'insigne, juste la certitude que le Narco scrutait la scène via un capteur thermique dissimulé dans la structure des grues.

— Je ne suis plus flic, et vous n'êtes plus des ouvriers, répondit Brice, sa voix monocorde se répercutant contre les parois métalliques. Vous êtes juste des obstacles entre moi et cette cargaison.

Il désigna du menton la valise en aluminium posée sur un chariot élévateur, ce boîtier blindé qui abritait les processeurs nécessaires pour simuler des identités numériques. Le docker cracha au sol, un geste de défi qui ne masquait pas la crispation de ses phalanges alors qu'il ordonnait à ses hommes de se déployer.

— Didier nous a dit que t'étais devenu raisonnable, que tu comprendrais l'augmentation du tarif douanier, grogna le docker en posant une main grasse sur le métal froid.

Brice contracta la mâchoire, évaluant l'angle de tir sur le second homme qui glissait les doigts sous sa veste de quart. La trahison n'était pour lui qu'une variable prévisible, une donnée brute dans sa nouvelle existence de prédateur. Sans un mot, il dégaina son arme dans un mouvement mécanique, une extension physique de sa volonté. Le premier coup de feu déchira les bruits de fond de la ville, une détonation sèche qui stoppa net le souffle du colosse avant même qu'il ne puisse esquisser une défense. Le sang tacha le couvercle d'acier alors que le corps s'effondrait sur le béton. Brice pivota, logeant deux balles dans le thorax du second assaillant, puis une troisième dans la carotide du troisième homme qui tentait de se ruer derrière une pile de palettes. Le dernier, un gamin d'à peine vingt ans, resta pétrifié les mains hautes, fixant les spasmes nerveux de son patron.

— Ramasse la valise, ordonna Brice d'un ton inchangé.

Le garçon s'exécuta, les larmes creusant des sillons dans la graisse de machine qui lui couvrait les joues, tandis que Brice récupérait les téléphones des défunts avec une précision chirurgicale. Il n'y avait aucune colère dans ses gestes, seulement l'économie de mouvement d'un technicien nettoyant son poste de travail. Il se saisit de la poignée froide de la valise et pointa l'index vers le survivant : « Dis à Didier que le prochain serveur sera payé avec sa propre langue. »

Il s'éloigna sans un regard pour le garçon dont les sanglots étaient couverts par le hurlement d'une sirène au loin. L'air saturé de sel collait à sa peau comme une armure de crasse qu'il n'avait plus le désir de laver. Une fois dans sa berline, il posa le boîtier sur le siège passager avec la précaution requise pour le matériel sensible, puis alluma une cigarette, observant la fumée stagner autour du vieux chapelet de bois pendu au rétroviseur. Soudain, l'écran d'un des téléphones récupérés s'illumina, projetant une

leur livide sur son visage usé par les veilles. Une vidéo s'activa : son fils marchait dans une rue bondée de Tokyo, suivi de près par une silhouette dont le visage était pixelisé par un algorithme de camouflage. La main de Brice broya le volant, ses jointures blanchissant sous la pression d'une rage froide alors qu'il réalisait que le Narco l'observait en temps réel, manipulant les vies comme des flux de données. Il écrasa son mégot sur le tableau de bord et engagea la première, les pneus hurlant sur le bitume tandis qu'il s'enfonçait dans les entrailles de Marseille, prêt à brûler la ville pour préserver ce qu'il restait de son sang.

Chapitre 6

La culpabilité du survivant

L'air n'était plus de l'oxygène, c'était une soupe de goudron et de plastique fondu. Dans les couloirs du commissariat, dix ans de paperasse criminelle se transformaient en une neige noire qui tournoyait dans la fournaise.

Brice était collé contre un mur dont la peinture cloquait. À trois mètres, de l'autre côté d'une poutre maîtresse effondrée, il y avait le gosse. Un pompier. Vingt ans à tout casser. Le casque de guingois, le corps broyé sous un enchevêtrement de métal et de béton. Leurs regards se verrouillèrent à travers le rideau de fumée orange.

— Sortez... murmura le gosse.

Brice fit un pas. La chaleur lui dévorait les sourcils. Il vit la main du pompier se tendre, gantée de cuir noir, cherchant une ancre. Brice regarda cette main, puis le plafond qui gémissait, prêt à vomir des tonnes de gravats. S'il avançait, ils crevaient à deux. S'il reculait, il emportait le poids d'un mort.

Il recula. Sans un mot. Sans une excuse. Il tourna le dos à l'innocence pour embrasser la survie. L'explosion qui suivit ne fit aucun bruit ; le silence s'était déjà installé dans sa poitrine.

Marseille, aujourd'hui. L'odeur n'est plus celle du brûlé, mais celle du désinfectant et de l'encre froide.

Dans l'arrière-boutique d'un salon de la Plaine, rideau de fer baissé, Brice est assis sur un skaï déchiré. Le buste nu. Le flanc exposé à la lumière crue d'une lampe d'architecte. Le tatoueur, un type aux mains lourdes, ne pose pas de questions. On ne questionne pas un homme qui a les yeux de Brice.

L'aiguille percute la peau. Un rythme de mitrailleuse miniature. Le matricule s'inscrit dans la chair, juste au-dessus des côtes, là où le souffle manque. *4217*.

— Tu veux une pause ? demanda le tatoueur.

Brice ne répondit pas. Il regardait le sang perler le long des chiffres noirs, une sueur rouge qui lavait, millimètre par millimètre, la crasse de cette nuit-là. Il se sentait enfin chez lui dans cette douleur chirurgicale. Elle remplaçait le vide.

— Continue, ordonna Brice. Sa voix était un froissement de papier de verre. On ne s'arrête pas quand on paie une dette.

L'aiguille reprit son office, gravant le mort dans le survivant. Dehors, la ville grondait. Les narcos tissaient leurs toiles et Didier préparait ses trahisons de couloir. Mais ici, Brice redevenait un homme de principes. Des principes de sang, mais des piliers tout de même.

Il ferma les yeux. Il revit la main gantée de noir dans l'incendie. Cette fois, dans son esprit, il ne reculait pas. Il saisissait la main, il tirait, il hurlait contre le brasier. Quand il rouvrit les paupières, il n'y avait que l'encre et l'acier. On ne sauve pas les morts avec des tatouages, on leur construit un caveau que l'on porte sur soi.

— C'est fini, dit le tatoueur en essuyant le flanc d'un geste sec.

Brice enfila sa chemise. Le tissu frotta contre la plaie fraîche. Une morsure amicale. Il posa une liasse de billets sur la table sans les compter.

— Le Narco a envoyé un message, lâcha le tatoueur alors que Brice atteignait la porte. Il dit que le matricule est joli, mais qu'il manque une date de fin.

Brice s'arrêta net. Le froid de la surveillance invisible lui glaça la nuque.

— Dis-lui que la date de fin, c'est lui qui l'écrira. Mais qu'il s'assure d'avoir assez d'encre. Je compte lui faire verser tout son sang avant le dernier chiffre.

Il sortit dans la nuit marseillaise. Le vent d'est rabattait l'odeur de gasoil et de poisson crevé contre les façades lépreuses du Panier. Sous sa chemise, le matricule 4217 battait au rythme de son cœur. Une pulsation de feu. Les guetteurs, perchés sur leurs scooters comme des vautours, détournaient les yeux. Ils reconnaissaient l'allure d'un homme qui a déjà accepté sa propre mort.

Il s'arrêta devant une épicerie de nuit. Derrière le comptoir, un gamin jouait avec un couteau papillon.

— Le Grec est là ? demanda Brice.

Le gamin ne leva pas les yeux, faisant claquer l'acier.

— On est fermés pour les types de ton genre, l'ancien. Casse-toi avant que je te fasse un deuxième sourire sous le menton.

Brice franchit la limite invisible entre le client et l'intrus. Il posa sa main lourde sur le comptoir, juste au-dessus des doigts du garçon.

— Écoute-moi bien, petit. Le respect n'est pas une option, c'est une fondation. Si tu la retires, tout le bâtiment s'écroule sur ta gueule.

D'un mouvement sec, Brice saisit le poignet du gamin et l'écrasa contre le bois. Le couteau tinta au sol. Brice serra jusqu'au craquement sourd.

— Qui a prévenu le Narco que j'étais chez le tatoueur ?

Le gamin blêmit.

— C'est... c'est Didier. Il a envoyé une photo de votre bagnole. Il a dit que vous étiez en train de vendre les meubles.

Brice relâcha le poignet. Didier. L'homme des dossiers. Un type qui vend ses collègues pour un avancement finit toujours par vendre son âme pour un sursis.

Soudain, son téléphone vibra. Appel vidéo. L'écran afficha une interface de cockpit. Une vue de drone, chirurgicale. Le point rouge du viseur se stabilisa sur Brice, seul au milieu de la rue déserte.

— Tu vois, Brice, murmura une voix synthétique, le matricule 4217 est un point d'ancrage. Mais un ancrage, ça sert aussi à couler.

Brice leva les yeux vers le ciel noir. Il ne vit rien, mais il sentit le prédateur. Il déboutonna sa chemise, exposant le tatouage sanglant à l'objectif invisible. Un défi muet jeté à la technologie.

— Tu peux m'effacer de la carte, dit Brice, mais tu ne peux pas effacer la dette.

Il tourna les talons et s'enfonça dans les ruelles, là où les drones perdent le signal, là où la loi du sang reprend ses droits. La chasse était ouverte. Pour la première fois depuis l'incendie, Brice ne craignait plus le feu. Il était devenu le brasier.

Chapitre 7

Didier passe à table

Sormiou ne dort pas. La calanque encaisse le ressac contre le calcaire, un claquement sourd, régulier, qui se moque des hommes. Brice coupa le contact. Le silence retomba sur la berline, épais comme de la poisse, seulement troublé par le sifflement d'air dans la gorge de Didier. L'habitacle puait la sueur rance, l'iode et la pisse. Il n'y avait plus de procédure, plus de syndicat, juste deux ombres sur un parking désert. Brice descendit, fit le tour de la caisse d'un pas lourd et ouvrit la portière passager.

— Regarde la mer, Didier.

Il lui empoigna les cheveux, redressant la tête du type. Didier avait la gueule en chou-fleur.

— C'est le seul truc qui reste propre ici. Fais un effort, montre-lui un peu de respect.

Didier essaya de cracher, mais un mélange de sang et de bile vint s'écraser sur sa chemise en synthétique. Brice le vira du siège. Le syndicaliste s'étala sur le gravier. Brice le traîna par le col jusqu'au bord du surplomb. Les mains de l'ex-flic étaient sèches. Il ne voyait plus un collègue, mais une panne dans le système, un rouage grippé qu'il fallait dégager. Il s'accroupit, colla le canon de son 9mm contre la tempe moite de Didier.

— On est une famille, Didier. Même si tu as oublié le dictionnaire. Et dans une famille, on ne vend pas ses frères pour une place au soleil. Je sais pour l'incendie. Je sais pour le gamin des pompiers. Ta loyauté a glissé le jour où tu as cru que le Narco pesait plus lourd que nous.

Un spasme secoua Didier. Une plainte aiguë monta dans sa gorge avant de se briser contre la falaise. Il griffa la poussière, cherchant une prise sur la roche lisse.

— C'est pas... c'est pas ce que tu crois, Brice, hoqueta-t-il. Ils tiennent tout. Tes gosses, leurs écrans... Ils fabriquent des monstres en studio avant que tu puisses dire non.

Brice ne cilla pas. Il appuya le métal contre l'os. Il se releva, immense au-dessus du corps brisé, et écrasa les doigts de Didier sous son talon. Le hurlement fut aussitôt bouffé par le fracas d'une vague plus forte.

— Donne-moi le Narco, Didier. Ou la mer sera ton dernier lit. Et elle n'est pas assez profonde pour ta honte.

— C'est lui... il m'a donné les codes, lâcha Didier dans un râle. Je bosse pour lui depuis un an. Il m'envoie des vidéos de toi, Brice... Toi en train de buter des types que t'as jamais vus. Le Deepfake... On est juste ses figurants.

Le silence qui suivit fut plus pesant que le bruit des vagues. Brice fixa l'horizon, là où les lumières de Marseille ne sont plus qu'un halo de pollution. Le vent portait l'odeur du sel et de la charogne.

— Tu as regardé mon ombre commettre des horreurs sur un écran, murmura Brice, la voix blanche. Et t'as choisi l'image plutôt que l'homme qui te couvrait dans les quartiers Nord.

Il se réinstalla sur ses talons, enfonçant ses genoux dans la caillasse. Il saisit le menton de Didier, le forçant à regarder le vide. Sa main descendit sur la gorge du traître, serrant juste assez pour sentir le pouls qui s'affolait.

— Le Narco croit que les pixels remplacent la chair. Mais l'image ne saigne pas, Didier. Et elle ne sent pas la pisse qui coule le long de tes jambes.

D'un mouvement sec, Brice sortit son couteau de chasse. La lame brilla sous la lune avant de se poser sur la joue de Didier. Le froid de l'acier contre la fièvre de la peau. Didier balbutia un nom, une adresse, mais le premier sillage rouge qui s'ouvrit sur sa joue ferma la discussion.

— Tu as trahi Marseille. Pour ça, y'a pas de tribunal.

Brice fit pivoter son poids. Il utilisa l'élan pour basculer le corps vers le précipice, ne le retenant que par la poigne qu'il gardait sur le col. Didier pédala dans le vide, suspendu au-dessus du néant iodé. Brice ne le regardait même plus. Il pensait à son fils, là-bas, au Japon, qui recevait peut-être en ce moment même la preuve numérique que son père était un démon.

— Si tu le croises en enfer, dis-lui que le sel lave tout.

Brice ouvrit les doigts. Le corps disparut dans l'obscurité de la calanque. Un impact sourd, loin en bas.

Il se redressa et épousseta son pantalon. Pour détruire un démon qui utilise l'illusion, il fallait redevenir une réalité sanglante. La nuit était calme. Mais le sang sur ses mains ne s'effacerait pas avec une mise à jour.

Chapitre 8

Tokyo Neon

Le rose du néon bave sur l'asphalte de Kabukicho, transformant les flaques en miroirs de sang électrique. Dans le cœur battant de Shinjuku, le bruit sert d'armure. Jingles publicitaires et rires synthétiques forment une cacophonie censée masquer l'ombre collée à mes talons depuis trois blocs. Le patriarche m'avait prévenu, bien avant que Marseille ne devienne son brasier : le danger ne charge jamais de face. Il préfère l'angle mort, celui où l'on range ses dernières illusions de sécurité.

Virage sec dans une ruelle étroite. Les climatiseurs hurlent leur agonie mécanique au-dessus d'une odeur de friture rance. L'homme derrière moi a abandonné toute discrétion. Ses semelles de cuir claquent sur le béton avec la régularité d'un métronome funèbre. Grand, costume sombre, trop rigide pour l'humidité ambiante. Son regard, capté dans le reflet d'une vitre sale, n'exprime aucune haine. Juste la froideur du technicien dépêché pour l'équarrissage.

— Arrête-toi, gamin.

Le français résonne étrangement entre ces murs couverts de kanjis. Une voix polie au papier de verre.

— L'exilé d'Arenc a contracté une dette. Tu vas m'aider à solder les comptes. La politesse est ton dernier rempart avant que je ne doive salir mes mains.

Une lame courte, un outil de boucher dissimulé sous l'élégance de façade, sort de sa manche. Il franchit la limite de mon espace vital. La peur, cette vieille amie abandonnée sur les quais phocéens, mute en une décharge d'adrénaline glaciale. Le bras bouge avant la pensée. La main plonge dans la poche, saisit le surin à cran d'arrêt

volé la veille. Un réflexe de survie dicté par un sang que je ne voulais plus porter.

Le choc est sourd, presque intime. Le métal froid rencontre la résistance caoutchouteuse de l'abdomen. La chaleur du sang inonde mes doigts, visqueuse. Je ne recule pas. Au contraire. Poussée ferme, rotation du poignet. Verrouiller la porte sur l'enfance. Définitivement.

L'homme s'effondre. Ses mains pressent une plaie qui gargouille. Ses yeux cherchent une pitié que je n'ai plus les moyens d'offrir. La pluie redouble, lavant déjà les preuves du baptême. On ne naît pas monstre, on le devient par nécessité. Le sel de Marseille est loin, mais son amertume sature mon palais.

Les doigts tremblent encore de cette vibration résiduelle que laisse le métal après avoir mordu la chair. Traversée des rideaux de pluie, passage devant les enseignes de pachinko transformées en colonnes de feu liquide. L'odeur du sang s'accroche aux narines comme une signature indélébile. Chaque pas sur le bitume me distancie de l'enfant que j'étais. Sa dépouille reste là-bas, dans la ruelle, à côté d'un cadavre anonyme.

Le Hibou. Bar en sous-sol. La fumée de cigarette stagne en nappes épaisses sous un plafond bas. Le barman, visage labouré de cicatrices, pose un whisky sans un mot. Il a vu le balancement des épaules, la tache sombre sur la manche. Il sait que la frontière entre l'agneau et le loup vient de sauter. Le couteau poisseux finit sur le zinc. Le vieil homme ne cille pas. Il verse un second verre, pour lui cette fois. Un hommage muet.

— Tu as les yeux du vieux, murmure-t-il dans un français rocailleux.

Ses mains calleuses essuient la lame avec un chiffon imbibé d'alcool fort.

— Un regard qui ne cherche plus de pardon. Tu as compris qu'ici, on ne possède que ce que l'on protège par la force.

Une ombre se détache du fond. Un jeune yakusa, tempes rasées. Il prend mon silence pour de la faiblesse, ma jeunesse pour une opportunité. Une main lourde s'abat sur mon épaule. Haleine chargée de saké bon marché. L'air se raréfie. Aucun calcul, aucune réflexion. Saisie du petit doigt, torsion brutale vers l'arrière.

Un craquement sec de bois mort. Le bar se tait instantanément.

Le garçon s'effondre, genoux heurtant le sol avec une lourdeur pathétique. Je me penche, lui glissant à l'oreille les mots dictés par mes cauchemars de gosse.

— Touche encore à un membre de ma lignée, et je m'assurerai qu'on ne retrouve pas assez de morceaux de toi pour remplir une urne.

Il rampe en arrière, la terreur au fond des prunelles. Demain, la rumeur dira qu'un nouveau fantôme hante les néons de Kabukicho. À des milliers de kilomètres, sur les quais de Marseille, Brice sentira ce changement dans l'air. La bascule irréversible. Le fils n'est plus une cible. C'est une arme. Le respect ne se demande pas, il s'arrache.

Le feu de l'alcool brûle les dernières traces de sel sur mes lèvres. Je sors dans la nuit. Prêt à chasser.

Chapitre 9

L'algorithme de la peur

L'obscurité de l'entrepôt empestait le gasoil et le sel de carénage, une amertume industrielle qui vous tapissait la glotte comme un aveu de fond de cale. Face à Brice, les baies de serveurs ronronnaient avec un ****bourdonnement de transformateur en surchauffe****, leurs diodes crachant un binaire nerveux qui semblait quantifier chaque souffle de l'air vicié. Sur l'écran central, Marseille n'était plus qu'un réseau de taches thermiques mouvantes, une carte d'état-major où chaque patrouille de la BAC devenait un vecteur bleu, prisonnier des calculs froids d'une intelligence qui ne connaissait ni le doute, ni la sueur.

— Ils appellent ça la « Providence », s'étrangla le gamin que Brice maintenait par les vertèbres, un petit génie des quartiers dont les doigts tremblaient sur les touches mécaniques. Le Narco... il ne joue pas aux dés, il compile le trafic, les humeurs du préfet et les temps de trajet pour savoir où vous n'êtes pas encore.

Brice resserra son étau, sentant la nuque frêle craquer sous sa paume, cette main de flic déchu qui n'obéissait plus qu'à l'instinct de survie. Il fixa les courbes de probabilité : sa propre existence y figurait sans doute, réduite à une suite de procédures et de réflexes appris en école de police, une trajectoire prévisible de calibre 9mm. Si la raison était devenue l'outil de règne du Narco, alors la logique n'était plus qu'une cellule de silicium où l'honneur se faisait archiver, analyser et neutraliser par une IA infatigable.

— La machine prévoit que je t'épargne pour que tu me serves de guide, c'est ça ? demanda Brice d'une voix sourde, presque tendre, en se penchant vers l'oreille du hacker.

Le gamin ne répondit pas, mais son silence confirmait l'implacable verdict de l'algorithme : un ancien flic ne tue pas un informateur utile. Sans un battement de cils, Brice sortit son couteau de combat, une lame de carbone mate, et l'enfonça lentement dans la cuisse du garçon jusqu'à ce que l'acier heurte le fémur. Le hurlement qui déchira l'entrepôt fut la seule réponse que Brice accorda au système, un cri de viande brisée, absurde, qui ne répondait à aucun calcul tactique.

— Dis à ton patron que la Providence vient d'avoir un bug, lâcha Brice en retirant la lame poisse d'un sang noir sous les néons.

Il renversa son café brûlant sur les circuits et brisa l'écran d'un coup de poing, fissurant le cristal liquide en une toile d'araignée opaque. La violence n'était plus un levier, c'était sa ponctuation sauvage pour briser le rythme de ceux qui l'avaient mis en équation. Dans ce monde de données froides, il redevenait un prédateur tellurique, une force que les serveurs du Narco ne pourraient jamais encoder sans que les processeurs ne fondent.

Dehors, le Mistral n'était plus un vent, mais une râpe de sel écorchant les façades de l'Estaque, un cri continu qui couvrait le grognement de sa vieille berline. À sa droite, le téléphone du hacker vibrait, affichant des notifications cryptées avec une ****cadence de sonar****, ignorant que sa source de données rampait dans son sang à l'autre bout de la ville. Brice conduisait les mains soudées au cuir du volant, sentant le froid de son arme contre sa cuisse comme un ancrage nécessaire.

Il s'arrêta devant une brasserie borgne aux néons agonisants. À l'intérieur, deux « minots » lestés par des Glocks à la ceinture surveillaient l'entrée. Selon les protocoles, Brice aurait dû appeler des renforts et observer les issues. Mais Brice poussa la porte avec un fracas sec qui fit lever les têtes. L'air sentait la friture rance et cette peur invisible des lieux où l'on traite les dossiers sans trace. Le patron, visage buriné par des décennies de corruption, suspendit son verre de Pastis à mi-chemin de ses lèvres

gercées.

— Brice ? Tu devrais être en planque au Vallon des Auffes, murmura l'homme. La machine a dit qu'on n'avait pas à s'occuper de toi ce soir.

— La machine se trompe, répondit Brice, sa voix glissant comme un rasoir sur de la soie. Elle analyse mes habitudes, mais elle oublie que je ne suis plus un fonctionnaire ; je suis le père d'un gosse qui n'a plus de visage depuis qu'ils l'ont passé à l'acide.

Sans un avertissement, Brice dégaina et logea une balle dans le genou du premier gamin et une autre dans l'épaule du second. Les détonations foudroyèrent le silence, suivies du bruit de la chair qui se déchire sous l'impact du calibre .40. C'était une brutalité pure, une anomalie statistique que les serveurs mettraient des heures à digérer.

— Écoute bien, mon vieil ami, reprit Brice en fixant le patron terrifié. Dis à ton maître que les pixels ne saignent pas, mais que ses hommes sont faits de viande. Je vais réduire son église de silicium en cendres, pièce par pièce.

Il saisit une bouteille de whisky, en but une gorgée brûlante, puis la fracassa sur le crâne d'un blessé. Brice ressortit dans la nuit marseillaise, laissant derrière lui une signature sanglante qu'aucun deepfake ne pourrait imiter. Sous le ciel noir, il sourit : il n'était plus un pion, il était le feu qui dévorait l'échiquier.

Chapitre 10

Verdict sans appel

L'épaisse moquette du cabinet étouffait les bruits du Palais, créant une bulle de feutre où les dossiers empilés servaient de remparts à une corruption rance. L'air saturé de papier chauffé et de havane froid pesait sur les épaules. Derrière son bureau d'acajou, l'homme s'activait, la soie de sa tenue de fonction froissant contre le cuir du fauteuil. Il paraphait des documents avec la célérité d'un comptable, libérant un chimiste ou enterrant une plainte d'un simple trait de plume. Il se pensait protégé par les murs de pierre, par son titre, par cette certitude toxique que la loi se malaxe selon les besoins du plus offrant.

Brice n'utilisait plus de matricule. Il glissa entre la bibliothèque et le bureau, ses gants de cuir ne produisant qu'un léger crissement contre le bois. Il n'était pas venu chercher un plaidoyer ou des aveux. Il apportait une conclusion technique. Le juge releva enfin le regard, sa main grasse s'immobilisant sur un tampon encreur. Ses yeux flottèrent un instant, cherchant une autorité disparue, avant de s'ancrer dans les pupilles éteintes de l'ancien flic de la BAC.

Le Glock 17 apparut, greffé à son poing. Le bras de Brice ne vibrait pas ; le feu qui avait dévoré son ancienne vie avait tout calciné, même ses nerfs. Le magistrat ouvrit la bouche, les cordes vocales nouées par une finitude soudaine qu'aucun code de procédure n'avait prévue. Brice ne servait plus la société, il obéissait à une nécessité brute, antérieure aux parchemins.

Le percuteur frappa l'amorce. Un claquement sec brisa trente ans de compromissions marseillaises. La munition de 9mm cueillit le juge entre les deux yeux, pulvérisant ses certitudes sur le portrait officiel accroché derrière lui. La cervelle et le sang

giclèrent sur le cadre doré. Le corps s'affaissa, le fauteuil pivotant sous le poids mort de la viande.

Brice resta immobile, observant le filet de fumée bleue s'échapper du canon. L'odeur de la poudre chassa les effluves de tabac. Il ramassa la douille sur le tapis, une habitude de professionnel, puis déposa une photographie sur le bureau souillé. C'était une capture d'écran granuleuse : le visage de son fils, déformé par un deepfake du Narco, une terreur synthétique figée dans les pixels. C'était son rapport d'activité. Un message au maître des ombres pour signifier que le chien de garde avait rompu sa laisse. Par la fenêtre, Marseille scintillait, indifférente au sang qui imbibait l'acajou.

La porte de chêne se referma. Brice descendit les marches de marbre avec une lenteur rituelle. Chaque pas frappait le sol comme un point final. Les colonnes corinthiennes, témoins de siècles de simulacres, le regardaient passer. À cette heure indéfinie où le crépuscule s'efface, la ville n'était plus qu'une architecture de béton et de sel, digérant ses crimes sans un haut-le-cœur.

Le mistral s'engouffra sous son manteau dès le parvis, apportant l'amertume du port et le gémissement des drisses. Brice se fondit dans la masse, simple particule de la noirceur ambiante. Il sentait encore dans sa paume la vibration sèche du tir, une résonance qui lui rappelait que chaque balle était un clou supplémentaire dans le cercueil de son passé.

Il gagna sa voiture dans une ruelle où l'urine et l'iode se disputaient le pavé. Dans l'habitacle, l'écran de son téléphone s'alluma. Le Narco veillait, tissant des toiles de données pour piéger ceux qui n'avaient pas compris que le monde avait muté. Une notification apparut : une adresse GPS, un point rouge clignotant sur la carte, un cœur électronique en tachycardie.

Brice posa ses mains sur le volant usé. Tuer le juge n'était qu'une étape, un pion balayé dans un coup de tabac. Il engagea la première, fit hurler le moteur dans la

venelle et s'élança vers le signal. Il allait transformer la ville en un autel où il sacrifierait ce qu'il lui restait d'humanité pour une seconde de vérité face au voleur de visage. Marseille défilait, ruban de bitume et de néons sales, là où seul le plus féroce finit d'écrire l'histoire.

Chapitre 11

Le miroir brisé

Assieds-toi. Regarde cette dalle de verre. C'est là que le gamin s'effondre, seconde après seconde. La lumière bleue taillait des tranchées dans la peau de Brice, révélant la rugosité de son visage pendant que l'image vomissait le calvaire de son fils.

Le petit hurlait. Le son saturait les enceintes, un bruit de viande malmenée par le traitement électronique, mais les larmes brillaient avec une précision de rasoir. Dans ce décor de cave, le bourreau n'était qu'une masse de cuir noir sur du béton suintant. Brice ne cilla pas. Son pouce effleurait la vitre froide. Il cherchait la faille, le détail qui cloche dans cette mise en scène de mort. Le Narco pinçait les nerfs du flic comme des cordes de violon, utilisant la chair de son sang pour achever l'homme.

— Regarde-moi, petit, souffla Brice.

Sa voix n'avait plus rien d'humain. C'était le râle d'un vieux prédateur qui prépare un cimetière.

Il figea l'image à la douzième seconde. Un projecteur hors champ frappait une flaque d'huile au sol. En poussant le zoom, un reflet surgit des ténèbres : une charpente métallique rongée par la rouille et cette inclinaison de verrière typique du secteur de Mourepiane. Ce n'était ni le Japon, ni une planque à l'autre bout du monde. C'était Marseille. Un entrepôt de transit de sel voué aux pelleteuses.

Brice se leva. Le poids de son Glock contre ses côtes restait l'unique certitude dans ce chaos. Oubliés la loi, la procédure ou ce rat de Didier qui grattait à la porte. Il ne restait que le sang et la dette qu'on règle à bout portant. C'était un piège, une

invitation à crever sous la tôle, mais un père qui refuse de marcher dans la gueule du loup a déjà cessé de vivre.

Dehors, le Mistral secouait les volets des immeubles décrépits. Brice grimpa dans sa caisse. Le moteur grogna. Une bête sombre glissant sur l'asphalte luisant de pluie fine. Chaque lampadaire marquait un pas de plus vers cet abattoir où le Narco attendait avec un sourire de codeur.

Le hangar 14 trônait au bout de la jetée, carcasse de baleine industrielle échouée contre la Méditerranée. L'odeur du sel brûlait les poumons, une morsure familière pour un gamin des cités phocéennes. Brice coupa les phares à cent mètres. Le silence revint, épais, celui qui précède les exécutions.

Il sortit, vérifia le chargeur. Chaque clic claquait dans le froid. Le vent hurlait dans les structures, un chant funèbre pour celui qui n'a plus rien à perdre. Il s'avança vers la porte latérale, ombre parmi les ombres.

— On ne touche pas aux miens, murmura-t-il alors que le métal grinçait.

L'obscurité n'était pas vide. Elle puait le gazole rance et la saumure. Brice glissa le long d'une paroi ondulée qui vibrait sous les rafales. Son pouce caressait le cran de sûreté. Chaque pas sur le béton poussiéreux trahissait sa présence. Sous les verrières brisées, la lune jetait des lames blanches, découpant l'espace en zones de tir que Brice franchissait avec la lenteur du prédateur.

Au centre de la nef, une flaque de lumière artificielle dévorait le sol. Une chaise électrique de fortune et un trépied renversé. Brice s'approcha, le canon de son arme balayant le noir. Ce n'était qu'un plateau de tournage déserté. Aucun sang sur le béton, seulement de la peinture rouge industrielle, poisseuse, brillant sous des projecteurs LED. La haine cristallisa dans ses veines. Chaque cri de son fils avait été calculé par une machine, une partition de douleur jouée sur son instinct paternel.

Le dé clic d'une culasse derrière des caisses fit pivoter Brice. Ses réflexes de la BAC prirent le dessus. Pas de sommation. Il fonça. Un tir mordit le métal à quelques centimètres de son épaule. Il percuta l'ombre avec la force d'un bélier, projetant l'homme contre un pilier dans un fracas d'os. La violence fut sèche. Brice utilisa la crosse pour labourer le visage de l'inconnu jusqu'à ce que la chair ne soit plus qu'un souvenir.

— Qui t'envoie ? grogna Brice, sa main ensanglantée serrant la gorge du mercenaire.

Le type ne répondit qu'en désignant une caméra fixée en hauteur. La diode rouge clignotait. Brice se redressa, abandonnant le corps, et fit face à l'objectif. Il ramassa le téléphone du mourant qui vibrait au sol. Un message unique. Une signature.

— Tu regardes, hein ? murmura-t-il vers l'objectif. Tu as utilisé mon fils pour me faire venir. Mais à Marseille, on ne joue pas avec les fantômes. On le devient.

Il pointa son Glock et pressa la détente. La lumière rouge s'éteignit. Le hangar retomba dans la pénombre, troublé par le seul sifflement du vent. Brice savait désormais que la ville entière devait brûler pour qu'il retrouve le visage de son gamin au milieu des ruines. Il sortit sans un regard pour le cadavre, le dos droit, prêt à transformer cette trahison en un champ de cendres.

Chapitre 12

L'embuscade des ombres

L'entrepôt numéro quatre empestait le gazole et le poisson pourri. Une odeur lourde, grasse, qui s'incrustait sous les ongles. Brice s'immobilisa à la lisière de l'ombre, là où la lumière des réverbères du port mourait dans la poussière. Le corps en tension. Chaque respiration était un calcul, un pesage précis du risque. Les années de BAC lui avaient laissé ce réflexe de vieux loup : ne jamais entrer avant d'avoir cartographié le silence. Il n'était plus l'homme de loi attendant l'ordre d'assaut. Il était un fantôme de sel et de sang, revenu éteindre les bergers de cette bergerie de fer.

La porte latérale grimaça sous la pression. Un gémissement de métal rouillé. Brice se figea, le dos contre la tôle, comptant cinq battements de cœur. Le vent du large s'engouffrait dans les hangars voisins, couvrant son intrusion. À l'intérieur, l'obscurité était une masse compacte, poisseuse. Brice ne sortit pas de lampe. Dans ce jeu, la lumière est une cible. Il ferma les yeux trois secondes pour forcer ses pupilles à l'effort, visualisant l'architecture du lieu : les piles de palettes, les fûts, la mezzanine au fond. Les procédures d'interpellation n'étaient plus que des souvenirs poussiéreux. Ici, seule comptait la géométrie du tir.

Un clic de sécurité qu'on retire. Dix mètres, sur sa droite.

Brice se coula derrière une rangée de palettes imprégnées d'huile de moteur. Le bois rugueux gratta sa joue. Il évalua la position. Un premier homme émergea du néant, une silhouette dense tenant un fusil à pompe de manière trop lâche. Brice ne tira pas. Il préféra l'économie du geste. Il se glissa dans son angle mort, une ombre plus noire que la nuit, et plongea la lame de son cran d'arrêt sous la base du crâne. La colonne vertébrale céda avec un craquement de branche sèche. L'homme s'effondra sans un

cri. Juste le bruit sourd de la viande frappant le sol froid et l'odeur de cuivre du sang qui sature l'air.

— Marco ? C'est quoi ce bordel ?

La voix venait des bureaux en mezzanine. Hésitante. Chargée de cette peur primitive qui précède le carnage. Brice ramassa le fusil du mort, non pour s'en servir, mais pour le projeter contre une rangée de fûts métalliques à l'opposé de sa position. Le vacarme résonna sous la tôle ondulée. Immédiatement, deux faisceaux de lampes balayèrent la zone de l'impact. Des gamins nerveux.

Brice, accroupi derrière un pilier en béton, prit une inspiration lente, calant sa visée. Son doigt pressa la détente du Glock deux fois. Un rythme de métronome. Deux éclairs, deux corps qui basculent. Il n'y avait aucune joie dans son geste, seulement la nécessité brutale d'un père qui déblaye le chemin. Le Narco pensait l'avoir brisé avec ses tortures numériques, mais on ne brise pas un homme qui a appris à aimer le goût de la cendre.

Il enjamba le gamin à terre et monta vers la mezzanine. L'acier des marches chantait sous ses semelles un requiem discret. Brice ne cherchait plus à se cacher. Il se déplaçait avec la certitude du propriétaire. Pour sauver son fils, il fallait devenir le monstre que l'adversaire redoutait. Ses doigts gercés par le sel caressaient la crosse du flingue, cherchant dans le froid du métal une stabilité que son âme avait perdue.

— Pose ça, gamin, lâcha Brice. Sa voix était basse, sans timbre. Ton patron ne viendra pas ramasser tes dents sur ce linoléum.

Un coup de feu déchira le silence. La balle mordit le montant de ferraille à quelques centimètres de son épaule. Brice ne cilla pas. Il identifia l'origine : le bureau vitré au bout de la passerelle. Il utilisa la "pieuvre", pivotant sur ses talons pour offrir une cible mouvante tout en saturant l'espace de deux tirs de riposte. Le verre explosa en

une pluie de diamants sales. Un cri étouffé. Le métal avait trouvé sa viande. Brice franchit la porte d'un coup de botte. Sec. Définitif.

Le survivant rampait vers un fusil d'assaut. Brice lui écrasa la main sous son talon. Les métacarpes cédèrent comme des allumettes. Il se pencha sur lui, son ombre masquant la seule lampe de secours.

— Je ne suis pas venu pour la came, murmura-t-il dans l'odeur d'urine et de sueur froide. Je suis venu pour l'exemple. Le sang de ma famille a un prix que vos comptes en Suisse ne couvrent pas.

D'un geste machinal, il saisit son arme par la culasse et l'abattit sur la tempe de l'homme. Un choc lourd. Brice se redressa et rangea son Glock dans le cuir avec une lenteur calculée. Il sortit un vieux briquet, fit jouer la flamme une fois, observant les ombres s'étirer sur les murs. La mezzanine était silencieuse. Il ne restait que l'odeur du gazole, le froid de Marseille et le souvenir d'une loi qu'il venait d'enterrer sous le béton.

Chapitre 13

L'exécution du syndicat

L'odeur de la sueur rance et du métal froid saturait les rangées de casiers gris. Sous les néons qui grésillaient par intermittence, Didier était assis sur un banc de bois, le dos voûté. Il retirait ses chaussettes avec une lenteur de vieillard. Il n'entendit pas l'ombre qui glissa derrière lui.

Brice resta immobile, les mains croisées, observant la nuque grasse du syndicaliste. Cette nuque n'avait jamais porté de gilet pare-balles en intervention, seulement le poids des compromis passés dans les bureaux de la préfecture. Brice savait que chaque seconde de retard mettait en péril le contrat passé avec les Narcos de Cali.

— Didier, dit Brice. Sa voix était un couperet sec.

L'autre sursauta, ses vertèbres craquant sous l'effet du choc. Il se retourna, un sourire nerveux déformant ses lèvres en reconnaissant Brice.

— Putain, Brice... Tu m'as fait peur. On dit que tu es suspendu après ce qui est arrivé au dépôt. Qu'est-ce que tu fous là ?

Brice s'avança dans le cercle de lumière blafarde. Il verrouilla l'épaule de Didier d'une main ferme. Ce n'était pas un salut, c'était une prise de contrôle.

— On est une famille, Didier. Mais tu as vendu la protection de tes frères pour des jetons de présence et des valises de billets verts. Les Colombiens n'aiment pas les intermédiaires qui se servent deux fois. Mon fils paye pour tes gourmandises à Tokyo.

Le visage de Didier se décomposa. Il tenta de se lever, mais la main de Brice le cloua au banc.

— Brice, écoute, c'est pour stabiliser le secteur. Si le Syndicat ne gère pas les flux, c'est le carnage. J'ai fait ça pour nous.

— Tu parles trop, coupa Brice. Le pompier que tu as laissé cramer dans l'entrepôt ne parle plus, lui.

Le mouvement fut une transition fluide, une mécanique apprise au stand de tir. Brice sortit son Glock 17. Le canon s'enfonça dans la chair molle sous le menton de Didier, forçant sa tête contre le métal du casier. Didier écarquilla les yeux, ses mains agrippant les poignets de Brice, ses ongles griffant le cuir de la veste. Il y eut un gargouillis, une supplique étouffée par l'acier.

Le coup partit. Un claquement sec, mat, contenu par la masse crânienne. Le corps de Didier fut secoué d'un spasme, ses jambes battant le carrelage humide avant de s'immobiliser. Brice retira l'arme. Le sang sombre coulait déjà vers le siphon central. Il rangea son pistolet, ajusta le col de la veste du cadavre et se redressa.

Il traversa le couloir central sans presser le pas. Au bout du hall, près de la machine à café, le petit Lucas, un adjoint de sécurité, redressa sa casquette.

— Déjà fini, chef ? demanda le gamin.

Brice s'arrêta. Il saisit la nuque du jeune homme, une pression calculée sur les vertèbres. Lucas sentit l'odeur de la poudre et du savon industriel.

— Rentre chez toi, Lucas. Oublie que tu m'as vu. Ici, les murs enregistrent tout et le vent tourne vite.

Brice franchit les portes battantes et sortit sur le trottoir. Marseille crachait ses vapeurs de gazole. Il monta dans sa berline et saisit son téléphone. Sur l'écran, une vidéo en direct : son fils marchait dans une rue de Shibuya, suivi à dix mètres par un homme en costume sombre. C'était la laisse.

Il démarra le moteur. Le V6 rugit, couvrant les bruits de la ville. Didier n'était plus qu'une ligne rayée sur une liste. Brice enclencha la première, ses mains gantées serrant le cuir du volant. Il y avait encore trois noms avant que son fils ne puisse rentrer à la maison. Il s'engagea dans la nuit, accélérant vers le prochain point de rendez-vous.

Chapitre 14

Le vol de nuit

La cabine Business vibrait sous la poussée constante des réacteurs. Trente mille pieds. Brice ne dormait pas. Ses doigts, marqués par les années de procédure et les bagarres de fin de service à Marseille, s'activaient sous la couverture en laine.

Il fit glisser le chargeur du Glock 17. Le métal cliqueta contre le polymère. Un bruit sec, étouffé par le ronronnement de la carlingue.

Il disposa les pièces sur la tablette pivotante. Culasse, ressort récupérateur, canon. Chaque élément était aligné avec une rigueur de mécanicien. L'odeur de l'huile G96, âcre et chimique, sature l'air pressurisé. Il passa un chiffon sur la glissière, frottant l'acier jusqu'à faire disparaître la moindre trace de doigt. Ses mains ne tremblaient pas. Elles fonctionnaient.

— On ne déplace pas une famille dans une valise, murmura-t-il, les yeux fixés sur le percuteur. Mais on peut transporter une exécution dans un sac de cuir.

Il se rappela Didier, les palabres syndicales, cette paperasse qui l'avait englué pendant que le Narco, lui, modifiait la réalité à coups de serveurs et de cash.

Une hôtesse s'approcha. Brice couvrit l'arme d'un geste précis, le plaid retombant sur les pièces d'acier. Elle déposa un verre de Yamazaki sur le rebord. Il ne la regarda pas, mais il sentit son hésitation. Elle captait l'odeur de l'huile, le froid qui émanait du siège 4A. Dès qu'elle s'éclipsa, il reprit le montage. Le ressort s'enclencha sous la pression du pouce. La culasse glissa sur les rails, verrouillant l'ensemble avec un claquement définitif.

Un mouvement deux rangs devant. Un passager en costume sombre. L'homme feignait de lire, mais son regard restait accroché au reflet de Brice dans le hublot.

Brice ne détourna pas les yeux. Il finit son whisky d'un trait, sentant la brûlure descendre dans son œsophage. Il se leva, sa main droite effleurant la crosse du Glock dissimulée dans la doublure de son sac. Il marcha vers les sanitaires, frôlant l'épaule du passager. Une provocation mesurée.

Dans l'exiguïté du cabinet, il s'aspergea d'eau froide. Le miroir lui renvoya le visage d'un homme qui n'avait plus rien à perdre. Le Deepfake du Narco avait utilisé la voix de son fils pour le briser, transformant des données numériques en un chantage atroce. Brice ne répondrait pas avec des pixels. Il répondrait avec 124 grains de plomb chemisé.

Il sortit, croisa à nouveau l'hôtesse près du galley. Elle sursauta.

— Préparez la descente, dit-il. L'heure n'est plus aux sourires de façade.

Sa voix était un couperet. Elle recula d'un pas, percutant son chariot de métal. Brice regagna son siège au moment où les volets des ailes s'inclinaient. L'annonce du commandant de bord tomba : Narita.

Sous ses pieds, le train d'atterrissage se verrouilla avec une secousse hydraulique. Brice serra les poings, testant la tension de ses tendons. Tokyo n'était plus une destination, c'était une grille balistique. Il n'y aurait pas d'effets spéciaux dans les ruelles de Shinjuku, seulement le poids brut du fer et la trajectoire rectiligne d'une vengeance préparée à dix mille mètres d'altitude.

Les roues percutèrent le tarmac. Le freinage compressa sa poitrine contre la ceinture. Brice la détacha avant même l'arrêt complet de l'appareil. Le Japon l'attendait, mais il

importait avec lui la fureur froide des quais de Marseille. Il récupéra son sac, sentit le poids réconfortant de l'arme contre sa hanche et s'engagea dans le couloir, prêt à transformer le code informatique en une réalité de chair et d'os.

Chapitre 15

Osaka Blues

Sieds-toi, fiston. Écoute bien. Le Japon, ce n'est pas les cerisiers en fleurs des cartes postales. C'est une machine à broyer les hommes qui ne connaissent pas leur place. Lui, il n'en a plus nulle part. Regarde-le marcher sous cette bruine qui s'insinue sous la peau comme une trahison.

Osaka n'accueille pas. Elle subit. Le déluge tombait sur l'arrondissement de Nishinari comme une suie liquide, transformant les néons délavés en taches de rubis sur le bitume huileux. L'ancien flic remonta le col de son manteau, l'étoffe lourde d'une humidité qui sentait le vieux métal et la friture rance. À Marseille, le soleil brûle les secrets ; ici, l'obscurité les polit jusqu'à ce qu'ils brillent.

Il s'arrêta devant une échoppe de *kushikatsu* dont la devanture en bois craquelé semblait tenir par miracle entre deux immeubles borgnes. À l'intérieur, la vapeur d'huile saturait l'air, collant aux poumons comme le souvenir de l'incendie du commissariat. Le Marseillais ne regardait pas la carte, il fixait les mains du cuisinier, des battoirs calleux marqués par des années de silence. L'homme ne leva pas les yeux, mais le glissement d'un bol en céramique sur le comptoir fut le signal.

— On m'a dit que tu cherchais l'ombre d'un fantôme, murmura l'homme en japonais, sa voix n'étant qu'un craquement de gravier.

L'exilé ne répondit pas tout de suite. Il laissa le silence s'étirer jusqu'à la menace physique. Il sortit une photo froissée, une capture d'écran granuleuse issue d'un

deepfake que le Narco lui avait envoyé pour le briser. Les traits de son fils, déformés par un algorithme vicieux, semblaient le supplier à travers les pixels morts.

— Je ne cherche pas un fantôme, répondit-il, le ton sec comme un coup de matraque sur un os. Je cherche celui qui tient la caméra. Je vais lui arracher les yeux pour qu'il ne puisse plus jamais faire la différence entre le réel et l'enfer.

Le cuisinier s'arrêta de frotter son plan de travail. Ses yeux rencontrèrent enfin ceux du père. Il y vit une géométrie froide de vengeance. Un client ivre, à l'autre bout du zinc, tenta de bousculer le Français pour commander une bière. Un geste de trop.

Le mouvement fut trop rapide pour être perçu : il saisit le poignet de l'ivrogne, le fit pivoter avec une économie de geste terrifiante et lui écrasa la face contre le rebord en métal. Le craquement du cartilage fut net. Le Marseillais maintenait la pression, ses doigts s'enfonçant dans les tendons avec une précision chirurgicale apprise dans les ruelles de la Joliette.

— Ton contact se cache derrière le port de Sakai, cracha le cuisinier. Mais fais attention : le Narco a des chiens qui ne jappent pas avant de mordre.

Le colosse relâcha l'ivrogne qui s'effondra comme un sac de viande inutile. Il déposa un billet de dix mille yens sur le comptoir, l'hémoglobine du client maculant le papier bleu. Il ressortit. Le froid d'Osaka lui paraissait presque doux comparé au brasier qui dévorait ses entrailles.

Le port de Sakai s'étalait comme un cimetière d'acier rouillé. Les grues, squelettes de géants, semblaient prier sous ce ciel de plomb. L'air empestait le gazole et le poisson mort. Chaque pas vers le hangar 42 était une trahison de ce qu'il avait été, une descente de plus dans la fosse.

À l'intérieur de la carcasse de tôle, une lueur bleutée filtrait à travers les vitres brisées.

Une lumière artificielle, froide.

— On ne frappe pas chez les gens avec autant de bruit, Brice, dit une voix synthétique, un alliage de fréquences volées à la gorge de son fils.

Il pénétra dans l'antre, sa main droite crispée sur le manche de son couteau de combat. Au centre de la pièce, un homme était assis, le visage dissimulé par un masque en silicone lisse. Deux silhouettes se détachèrent des ombres latérales, des types secs en complets sombres.

— Je n'ai pas fait dix mille bornes pour discuter avec un algorithme, répondit le père, sa voix devenant un grognement de prédateur. Où est le petit ?

L'homme au masque pencha la tête. Les deux gardes resserrèrent l'étau. L'ancien flic ne leur laissa pas la première seconde : il se jeta en avant. Le premier garde n'eut pas le temps de sortir son arme ; il reçut deux doigts dans les orbites. Un choc mou. Un cri strident étouffé par le fracas de son crâne contre le béton.

La violence fut totale. Le second assaillant sortit un Glock, mais le Marseillais utilisa le corps du premier comme bouclier. Les balles de 9mm s'enfoncèrent dans la viande morte avec un bruit sourd de tapis battu. D'un mouvement fluide, il lâcha le cadavre et plongea pour trancher le tendon d'Achille du tireur. L'homme s'effondra. Une lame nette à la carotide abrégea le hurlement.

Le silence revint, seulement troublé par le sifflement de la poisse sur le toit. Il se redressa, essuyant son surin sur sa manche. Ses yeux fixaient l'homme au masque qui n'avait pas bougé.

— Tes chiens ne jappaient pas, c'est vrai, murmura-t-il en s'approchant. Mais ils saignent exactement comme à Marseille.

Il saisit le silicone et l'arracha. Dessous : un simple décodeur relié à des haut-parleurs et une caméra grand-angle. Sur l'écran de la tablette, la face de son fils apparut. Une image brute, cette fois. Le gamin était ligoté dans une pièce identique, ailleurs.

— Tu es une bête magnifique, cracha la voix à travers les enceintes. Mais la force n'est rien si tu ne peux pas toucher ce que tu veux détruire.

Il posa sa main sur la tablette, ses doigts tachés de rouge marquant le verre. Il sentit la morsure du doute. Il était le loup dans un monde de fantômes. Le sang versé s'évaporait déjà dans la brume électronique du Narco.

Chapitre 16

La chair et le code

L'air des docks de la Joliette charriait ce goût de ferraille rouillée et de sel qui s'agrippe aux poumons comme une vieille rancune tenace, une présence invisible qui refuse de vous lâcher même quand les cales sont vides et que les poches sont sèches. Dans le ventre de cet entrepôt désaffecté, le silence n'était qu'un voile déchiré par le cliquetis méthodique des outils que je disposais sur la table en inox, agissant avec la minutie patiente d'un père préparant le couvert dominical pour une famille qui n'existe plus. En face de moi, ligoté à une chaise de bureau dont le cuir craquelé exhalait une odeur de sueur rance, le gamin ne ressemblait pas au soldat d'élite décrit dans les dossiers, encore moins à un prodige capable de faire trembler les bourses européennes. C'était une petite chose pâle et nerveuse, le genre de génie capable de déplacer des millions avec un simple clavier mais absolument incapable de soutenir le regard d'un homme lorsque le vent tourne et que les masques tombent.

— Tu sais, mon fils est installé au Japon en ce moment, un pays où le respect est une architecture rigide, une ligne de conduite qui ne souffre aucune rature et aucun compromis sur l'honneur.

Je passais un doigt ganté sur le tranchant d'une pince monseigneur, sentant le froid de l'acier traverser le latex avec une clarté presque sensorielle qui me rappelait mes premières années sur le terrain. Le hacker, que son patron appelait fièrement son « architecte réseau », tremblait si fort que ses talons martelaient le béton dans un rythme de métronome affolé, cherchant une cadence à laquelle s'accrocher pour ne pas sombrer. Ses yeux, agrandis par des verres épais, fixaient la lueur blafarde du plafonnier comme s'il espérait y déceler une sortie de secours ou une ligne de code salvatrice au milieu des photons. Je m'approchai de lui, réduisant son espace vital

jusqu'à ce qu'il puisse respirer l'odeur de mon tabac froid et celle, plus âcre, de la cendre de commissariat qui semblait imprégnée dans mes pores depuis des décennies.

— Ton employeur t'utilise pour générer des fantômes et pour transformer la réalité en un mensonge numérique qui brise des vies à distance, une méthode propre, moderne et presque élégante dans sa lâcheté chirurgicale. Mais ici, entre ces murs de tôle, on ne traite qu'avec la chair, et la chair possède une honnêteté brutale que ton code binaire n'atteindra jamais, peu importe le nombre de serveurs que tu sacrifieras.

Ma main se referma sur sa mâchoire, une poigne de fer qui lui broya les joues contre les molaires tandis qu'il tentait d'articuler une supplique inutile que le vent de la Méditerranée emporterait bien avant l'aube. Je saisis la pince, une pièce d'outillage lourd et rustique, dénuée de toute subtilité technologique, et l'acier heurta son incisive supérieure avec un petit tintement cristallin qui sembla résonner dans toute la structure métallique du hangar. Je ne voulais pas son âme, je voulais l'adresse IP source, celle qui n'est passée par aucun tunnel sécurisé, celle qui saigne la vérité pure au milieu du bruit.

Le premier coup fut sec, un levier brutal qui fit craquer l'os alvéolaire dans un bruit de branche morte que l'on piétine en forêt un soir d'hiver, provoquant un hurlement étouffé qui se noya instantanément dans le flot de sang chaud envahissant sa bouche. Je ne détournai pas le regard, observant la nacre de la dent quitter son logement naturel, suspendue au bout de la pince comme une perle de misère que je déposai délicatement sur la table, à côté de son clavier rétroéclairé. Le contraste entre l'ivoire biologique et le plastique noir était d'une beauté presque insultante, une preuve matérielle que la douleur reste l'unique monnaie d'échange universelle.

— C'est une étrange transaction, n'est-ce pas ? Encore une prémolaire, petit, et nous passerons aux chiffres que tu caches derrière tes pare-feu comme des trésors de guerre.

Il hocha la tête frénétiquement, des larmes traçant des sillons propres sur son visage barbouillé de graisse et de peur, tandis que le sang coulait sur son t-shirt à l'effigie d'un héros de manga. Je repris la pince avec un geste assuré, presque paternel, car il y a une certaine forme de respect dans la souffrance que l'on inflige avec précision pour sauver ce qui peut l'être. Son patron pensait pouvoir m'effacer avec des algorithmes complexes, mais il oubliait que j'avais appris la loi dans les ruelles de Marseille où l'on compte encore ses amis aux cicatrices que l'on partage. L'adresse IP allait sortir, non pas d'un serveur distant, mais de cette gorge serrée par l'agonie, car pour bâtir une forteresse de pixels, il faut toujours un homme pour tenir la truelle, et un homme finit toujours par saigner.

Chapitre 17

Le sanctuaire de pixels

Ça ne sentait pas encore le sang. Juste l'ozone et le plastique brûlé. Une odeur de court-circuit qui prend à la gorge. Brice franchit le dernier sas. Le verrou magnétique de la porte blindée avait fondu. Derrière, la pénombre bleutée d'une pièce saturée par le bourdonnement des serveurs. Ses doigts calleux, marqués par le terrain marseillais, effleurèrent la console. Il avançait avec la lenteur du prédateur. La proie était déjà acculée.

Au centre de ce bunker de silicium, douze moniteurs incurvés éclairaient une silhouette frêle. Un cliquetis frénétique s'arrêta net. Ce n'était pas le titan imaginé. Pas un monstre. Juste un avorton de dix-neuf ans dans un sweat trop large. La capuche masquait mal un visage bouffé par l'acné. Le Narco, l'architecte numérique, tremblait si fort que le bureau en verre en vibrait.

Brice s'approcha. Ses bottes lourdes marquaient chaque pas sur le sol technique. Une sentence. Il posa une main sur le dossier du fauteuil. Une main lourde, paternelle, chargée d'une menace physique. Le petit laissa échapper un gémissement. Ses yeux restaient fixés sur les lignes de code inutiles.

— C'est toi, l'artiste ? Celui qui s'amuse avec l'image de mon fils ? murmura Brice.

Sa voix était un puits de sel. Le gosse voulut pivoter. La poigne de Brice se referma sur son épaule. La clavicule craqua sous la pression chirurgicale. Sur les écrans, des deepfakes en cours de rendu déformaient des visages familiers. Des simulacres de vérité manipulés avec désinvolture. Brice se pencha. Il sentit la sueur froide et l'odeur de l'energy-drink. Écœurant.

— Tu as bâti un empire de vent, petit. Tu as oublié que le vent tourne quand on souffle sur les braises d'un homme sans foyer.

Il lui saisit le menton. Il le força à regarder le moniteur central : Brice lui-même, trafiqué, confessant des crimes imaginaires. Une parodie de justice. Sans hésiter, Brice saisit un tournevis de précision sur l'établi. Il l'enfonça brutalement dans la table de mixage. Une gerbe d'étincelles bleues illumina la pièce. Le cri fut aigu, viscéral. Brice l'accueillit avec la froideur d'un boucher. Le sanctuaire tombait. Le sang allait remplacer le silicium.

La fumée âcre piquait les yeux. Brice restait immobile, ombre massive dévorant la lumière vacillante des écrans rescapés. Le gosse serrait ses mains contre sa poitrine. Le silence qui suivit fut lourd. Les ventilateurs comptaient les secondes comme un peloton d'exécution.

— On ne bâtit rien sur le mensonge. Pas même des pixels.

Brice empoigna le col du sweat. Il arracha le garçon à son trône d'ergonomie. Il le traîna vers le centre de la pièce, sous un néon défectueux. Le Narco n'était plus qu'une marionnette désarticulée. Brice le projeta contre une baie de serveurs. L'impact fit vibrer les téraoctets de vies brisées stockés là.

— Tu as utilisé mon fils pour tes jeux. Tu as monnayé son innocence, reprit Brice.

Ses yeux gris ne montraient aucune pitié. L'avorton balbutia une supplique inaudible. Brice sortit un couteau de poche. Une lame courte, mate, utilitaire. Économie de mouvement. Pratique de la force. Il saisit la main droite du gosse et l'épala contre la paroi métallique. La lame s'enfonça entre le radius et l'ulna. Brice étouffa le hurlement en lui broyant la mâchoire.

— Ici, dans le monde réel, il n’y a pas de touche « retour arrière ». Pas de mise à jour pour la chair.

Il tourna lentement la lame. Il sentait la résistance des tissus, le frisson de l'acier contre l'os. Il ne voulait pas d'aveux. Juste imprimer la réalité de la douleur dans ce système nerveux.

— Donne-moi les accès. Les vrais. Ou je commence à effacer ton code source, phalange par phalange.

Le gosse hocha la tête, les joues sillonnées de larmes. Brice relâcha la pression. L'épave humaine s'effondra au sol. Sa forteresse de silicium ne servait plus à rien. Face à un homme qui n'a plus rien, les pare-feu sont en papier de soie. Brice rangea son tournevis. Il attendit que le sang dessine sur le sol la seule carte dont il avait besoin. Sa destination finale était proche.

Chapitre 18

Retrouvailles sanglantes

L'air de la Joliette poissait, chargé de gasoil et de sel, une vieille crasse qui colle aux poumons des types nés ici. Brice s'arrêta contre un conteneur rouillé. Ses doigts se crispèrent sur le métal froid. Il sentait son cœur cogner contre ses côtes comme un prisonnier contre les barreaux. Il n'était plus le flic intègre des beaux quartiers ; il était une bête blessée, un paria dont la seule boussole pointait vers ce gosse, là-bas, immobile sous le néon crevé d'un lampadaire.

Le silence pesait plus lourd qu'une dalle au cimetière Saint-Pierre.

— Léo, murmura Brice.

Sa voix, d'ordinaire tranchante, se brisa sur le prénom. Le gosse ne bougea pas. Silhouette frêle égarée dans un blouson trop large. Dans sa main droite, le Glock 17 paraissait énorme, un bloc d'acier sombre qui jurait avec ses traits d'enfant. Dans son regard, aucune reconnaissance. Juste la terreur glacée des deepfakes du Narco, ces pixels de haine injectés chaque soir dans son crâne. Pour Léo, l'homme en face n'était pas un père. C'était le boucher des vidéos.

— Reste pas là, petit, reprit Brice en ouvrant les mains. On ne choisit pas son sang, mais on choisit ce qu'on en fait. Je t'emmène.

Le gosse leva le bras. Un geste de machine. L'hésitation n'existait plus, gommée par le conditionnement numérique.

— Tu n'es pas lui, cracha Léo. Le Narco m'a tout montré. Tes yeux quand tu tues le

pompier... ta gueule quand tu te marres devant les corps.

Brice accusa le coup. Le Narco n'avait pas seulement enlevé son fils ; il avait réécrit sa mémoire à coups d'images truquées. Une corruption totale.

— Regarde-moi en face, Léo, ordonna Brice avec cette autorité calme qui faisait plier les voyous des quartiers Nord. C'est moi. Ton père. Le Vallon des Auffes, l'eau salée sur tes épaules... Souviens-toi.

Le doigt de l'enfant se crispa. Un mouvement de rien du tout. Brice le vit arriver avec la précision d'un condamné.

— Mon père est mort dans l'incendie, dit le fils.

Le coup partit. Une détonation sèche, brutale, qui déchira la nuit marseillaise. Le 9mm percuta l'épaule de Brice. Le choc le projeta contre la paroi métallique du conteneur dans un fracas de tôle froissée. La douleur fut immédiate, une brûlure incandescente qui lui arracha un grognement. Son sang macula le fer, une tache sombre qui s'élargissait sur sa veste en lin.

Brice glissa lentement, le dos raclant le métal. L'acier lui lacérait les lombaires, mais ce n'était rien face au feu qui lui dévorait le bras. Il inspira, un sifflement de cuir tanné au fond de la gorge. Léo ne tremblait pas. Le Narco avait réussi son chef-d'œuvre : transformer l'innocence en une lame de précision.

— Tu as la main ferme, lâcha Brice dans un souffle, une écume rosâtre au coin des lèvres. Le sang ne ment pas pour ça.

Il ne pressa pas sa plaie. Il laissa le rouge tracer son chemin sur le bitume, signant le sol de Marseille comme un contrat. Autour d'eux, les grues du port se dressaient comme des potences. Léo fit un pas, le canon s'abaissant d'un millimètre. Une

hésitation. Une rémanence de souvenir qui luttait contre les algorithmes.

— Ne m'appelle pas ton fils, répliqua l'enfant, la voix sèche. L'homme des vidéos savait que tu dirais ça.

Brice se redressa avec une lenteur de prédateur. Il ignora la décharge électrique qui foudroyait son bras gauche. Il afficha un rictus de loup, un sourire sans aucune tendresse. Il savait que le Narco regardait, quelque part derrière une optique invisible. Brice cracha le sang qui l'encombra et fit un pas vers le gosse, offrant son poitrail.

— Alors finis-en, petit soldat. Parce que si tu me rates encore une fois, je devrai t'apprendre que dans cette famille, on ne laisse jamais un travail inachevé. Même quand on exécute un fantôme.

Le gosse hurla, un cri de machine en surchauffe, et pressa à nouveau la détente.

Clic.

Le percuteur frappa dans le vide. Un clic métallique, dérisoire, qui résonna contre la tôle. Brice n'attendit pas. Il se jeta en avant, l'épaule hurlante, et percuta le corps frêle de Léo. Ils roulèrent dans la poussière, entre l'odeur du gasoil et celle du sang. Sous lui, le garçon se débattait, griffait, possédé par ses démons numériques. Brice l'enserra de son bras valide, l'étouffant presque sous son poids.

— Regarde-moi, putain ! Regarde mes yeux ! C'est quoi la couleur de la vérité, là ? rugit Brice, le visage à quelques millimètres du sien.

Il lui arracha l'arme des mains et la balança dans les ténèbres du port. Léo s'immobilisa, les pupilles dilatées. Dans ce miroir de chair, le voile se fissa.

Au loin, une sirène de police déchira le linceul de la nuit. Le temps de la tendresse

était un luxe. Brice se releva, empoigna le gosse par le col de son blouson comme on ramasse un chiot égaré, et s'enfonça dans le labyrinthe des conteneurs. Derrière eux, une traînée rouge brillait sous la lune, marquant le début de leur cavale.

Chapitre 19

La vérité des flammes

Le vent de la Joliette claquait contre les tôles des hangars avec un bruit de ferraille mal arrimée. L'air empestait le gazole lourd et le sel poisseux. Brice ne bougeait pas. Ses mains, enfoncées dans les poches d'un caban élimé, serraient nerveusement ses clés. Au centre de la structure vide, un écran LED de deux mètres crachait une lumière bleue chirurgicale qui découpait l'obscurité en tranches. Pas de câbles apparents, juste le sifflement d'un ventilateur quelque part sous la dalle.

— T'as l'air fatigué, Brice. L'insomnie, c'est le prix du silence, grésilla une voix passée au hachoir numérique.

Sur l'écran, une ombre massive siégeait derrière un bureau en verre. Le Narco n'était qu'une silhouette, une tache d'encre sur un fond de pixels. Brice fit un pas. Ses bottes écrasèrent des bris de bouteilles avec un craquement sec. Il avait balancé sa plaque pour ça : une piste, un nom, une cible. Marseille ne lui offrait plus que des courants d'air et des remords en béton armé.

— Les noms, ordonna Brice. Sa gorge était sèche, irritée par le froid. Tu as promis les noms de ceux qui ont cramé le commissariat. Balance la liste et on en finit.

Un ricanement mécanique sortit des haut-parleurs cachés dans la charpente. L'image tressauta. Des fichiers de l'IGPN défilèrent en cascade, suivis de photos de légistes que Brice connaissait par cœur. Puis, une vidéo thermique apparut. Les contours étaient flous, baignés dans un dégradé de blanc et de gris. On y voyait le parking arrière du poste de police, deux heures avant l'explosion.

— Le cerveau est sélectif quand il s’agit de survie, reprit la voix. Regarde le code d’entrée. 4-8-2-B. Seuls les chefs de groupe le connaissent. Regarde la démarche de ce type. L’épaule gauche un peu plus basse, le bidon de vingt litres porté à bout de bras.

L’image zooma sur l’homme qui déverrouillait la porte de service. Sous le projecteur du parking, le visage apparut, sculpté par les contrastes thermiques. C’était Brice. Plus jeune de six mois, l’œil vide, agissant avec la précision d’un horloger. Il se vit verser l’essence sur les dossiers de la brigade, imbiber les preuves de la corruption qu’il ne pouvait plus masquer sans finir au placard.

— Tu voulais sauver ton gamin au Japon, pas vrai ? Les traites de son école, les menaces des créanciers... Tu as allumé la mèche pour effacer tes propres traces, Brice. Le feu n’était pas un crime, c’était ton bouton « reset ».

Le choc fut un coup de poing dans les côtes. Brice recula, percutant un pilier de béton. L’odeur de l’essence, qu’il croyait être un souvenir de station-service, lui revint en pleine gueule. Il revit Didier, son binôme, lui assurant que les bureaux seraient vides à cette heure-là. Il n’y avait pas de complot extérieur. Il était le point zéro de l’incendie.

— Relève-toi, ordonna le Narco. La culpabilité est un luxe de civil. T’es un pro, et les pros savent quand ils ont perdu la partie.

Le crissement de pneus sur le gravier, à l’extérieur, brisa la transe. Une Peugeot grise s’arrêta net devant l’entrée latérale. Didier en sortit, le visage ravagé, un Smith & Wesson 19 à la ceinture. Il entra dans le hangar, sa silhouette tassée par la trouille.

— Tu devais pas revenir ici, Brice, cria Didier. Sa voix tremblait, perchée dans les aigus. On avait dit qu’on laissait la cendre refroidir. Tu pouvais te barrer, disparaître.

Brice ne dit rien. Il observa Didier avancer, la main sur la crosse de son arme. L'ancien flic ne sentait plus le froid. Une haine froide, minérale, avait remplacé la confusion. Il n'était plus une victime, il était l'instrument de sa propre exécution, et Didier était le dernier témoin gênant.

Didier dégaina, mais le geste était lent, lourd de compromissions. Brice ne lui laissa pas le temps d'ajuster son tir. Il plongea en avant, l'épaule la première. Le choc fut brutal. Les deux hommes roulèrent sur le sol poussiéreux. Brice saisit le poignet de Didier, tordant l'articulation jusqu'au craquement sec du cartilage. L'arme glissa sur le béton.

Brice remonta ses genoux, bloqua le buste du syndicaliste et lui envoya deux directs au foie. Didier s'effondra en hoquetant. Brice le saisit par le col et le traîna contre le pilier, là où la lumière bleue de l'écran rendait la peau cadavérique.

— Le feu trie pas les victimes, Didier. Mais moi, je trie les menteurs.

Il saisit le bras déjà fracturé et exerça une pression latérale brutale. Le cri de Didier se répercuta contre les tôles, étouffé par le vent. Brice ne s'arrêta pas. Il frappa encore, méthodiquement, brisant ce qui restait de leur ancienne fraternité à coups de rangers.

Sur l'écran, le Narco resta muet, spectateur de cette mise à mort nécessaire. Brice lâcha le corps inerte de son ex-collègue. Ses mains étaient rouges, sa respiration régulière. Il se tourna vers la caméra thermique qui le fixait. Il acceptait enfin le deal. L'honneur était mort dans le commissariat ; il ne restait plus que le job. Il ramassa le Smith & Wesson, l'enclencha, et s'enfonça dans l'ombre du port. La ville lui appartenait enfin, car il n'avait plus rien à brûler.

Chapitre 20

Le sel et la cendre

Le jerrycan de vingt litres cognait contre sa cuisse, un poids sourd et familier dans la moiteur du complexe. L'homme avançait sans hâte, le goulot ouvert laissant échapper un glouglou rythmé. L'essence imbibait les dossiers du syndicat, les serveurs froids et les tapis synthétiques où les trahisons s'étaient négociées à voix basse. On ne nettoie pas Marseille avec de l'eau bénite ; on la décape au gazole jusqu'à ce que le béton apparaisse, stérile sous la suie.

— Papa, arrête. On peut encore sortir, on prend le bateau pour Tunis, on disparaît.

La voix de son fils flottait dans le couloir, une note fragile dans les vapeurs toxiques. L'ex-flic s'arrêta devant le mur d'écrans. Les visages générés par l'IA du Narco clignotaient encore, sourires de pixels sur des spectres qui n'avaient jamais respiré. Il se tourna vers le gamin. Ses yeux n'étaient plus ceux d'un père, mais ceux d'un homme qui a fini de compter les morts.

— Le sang ne s'efface pas par le voyage, petit. Il s'évapore quand ça chauffe. Tu vas courir vers la jetée. Tu ne regardes ni les flammes, ni cette plaque de la BAC que je portais. Tu traces.

Le garçon hésita, un tremblement dans la mâchoire, avant que la main de son père ne le saisisse par la nuque. Une poigne de fer. Un contact brutal qui brise un lien pour en forger un plus dur. Il le poussa vers la sortie de secours, un geste sec, dépourvu de la tendresse des dimanches disparus. L'homme attendit d'entendre le bruit des pas sur le gravier avant de craquer l'allumette.

La flamme était minuscule, mais elle portait le poids des nuits de garde et des rapports truqués. Quand il la lâcha sur la moquette détremée, le complexe n'a pas seulement pris feu : il a hurlé. L'orange dévora instantanément les visages numériques. Il resta immobile, les bras ballants, sentant la chaleur lui piquer le derme, une brûlure concrète, enfin réelle.

La première vitre explosa. Des éclats de verre lui lacérèrent la joue, mais il ne cilla pas, fasciné par les dossiers de Didier qui se tordaient dans le brasier. Les murs craquaient, le plafond vomissait une fumée grasse qui collaient aux poumons. Au loin, Marseille brillait, indifférente au sabordage d'un homme qui détruisait ses propres preuves.

L'air devint une pâte épaisse, un mélange de soufre et de plastique brûlé. Une poutre d'acier, tordue par l'incandescence, s'effondra dans un fracas de tonnerre à quelques mètres de lui, soulevant une vague de braises. Il regarda le terminal central, ce cerveau de silicium qui gérait les comptes de la corruption, se boursouffler. Les circuits imprimés pleuraient des larmes de plomb fondu sur le carrelage noirci.

— Tu n'es rien sans tes miroirs, murmura-t-il pour lui-même, la voix éraillée par la suie, s'adressant aux serveurs qui grillaient.

Il fit un pas, ses semelles fondant sur le sol dans un crissement chimique. Il s'assit avec une lenteur solennelle dans le fauteuil de cuir de Didier. Dans le lointain, le vrombissement d'un moteur de hors-bord déchira le silence de la nuit. Le petit était sur l'eau, hors de portée, loin de cette gangrène de la BAC.

Une explosion sourde, venant des réservoirs de secours, fit trembler les fondations. Le sol se déroba. Alors que le plafond de béton descendait pour sceller le caveau, il ferma les yeux, savourant le goût du sel qui se mêlait enfin à l'amertume de la cendre. Aucun homme ne survit à ce qu'il savait de cette ville. Il avait simplement choisi l'heure de la fermeture.

FIN

Merci d'avoir lu "L'ÉVANGILE DES CENDRES"

Une œuvre écrite par Atelier Fusianima

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)